

A monochrome portrait of Frédéric Girerd, a man with dark, wavy hair, wearing a dark suit jacket and a bow tie. The portrait is rendered in a style that looks like a reproduction of a painting or engraving.

Frédéric Girerd

Avec «Voyage à travers la France & Lettres à sa famille», on découvre la personnalité attachante de Frédéric Girerd (né dans la Loire en 1801 et décédé à Château-Chinon en 1859, chez sa fille Isabelle Thevenet, aïeule du peintre Jacques Thevenet), avocat neversois, conseiller général, Commissaire de la République et député de la Nièvre en 1848. Aux 180 lettres intimes adressées à son épouse Anna, à sa fille Isabelle ou à son ami Michel de Bourges, s'ajoute une cinquantaine de lettres de George Sand, dont Girerd a été un ami proche pendant près de 24 ans.

L'ouvrage (432 pages !) est agrémenté d'une copieuse notice biographique, d'un précieux index onomastique (plus de 500 noms), d'un index des noms de lieux, de crayons généalogiques... et, - fait exceptionnel -, d'environ 75 portraits photographiques de Nivernais et de Morvandiaux, - amis de la famille Girerd. Du «Voyage à travers la France», nous publions un extrait pittoresque, l'arrivée nocturne à Château-Chinon suivie d'une découverte de la ville antique d'Autun...

«Château-Chinon. Vue du Morvan. Autun, ses édifices, ses antiquités. Lundi 9 septembre 1839.

Déjà la nuit s'avance, elle nous atteint quand nous commençons à gravir les montagnes bleues du Morvan. Le silence du soir nous gagne aussi. Nous nous recueillons dans le souvenir des émotions de la journée et peut-être dans le rêve des émotions du lendemain. Le balancement de la voiture traînée plus lentement par ces collines montueuses, par les chevaux fatigués, nous provoque au sommeil. C'est ainsi que nous arrivons paisiblement à Château-Chinon vers onze heures du soir.

A cette heure avancée, tout dort dans la capitale du Morvan. Les claquements orgueilleux du fouet de notre conducteur ne peuvent réveiller personne. L'hôtel devant lequel nous nous arrêtons est fermé comme une forteresse. Il faut en faire le siège. Enfin, l'ennemi capitule. La servante vient parlementer, une chandelle à la main ; et nous sommes introduits dans la place. Mais nous ne touchons pas au terme de nos misères : les lits que nous demandons à grands cris ne sont pas préparés. Nous nous impatientons, la montagne gronde, la servante grogne et quand enfin nous prenons pour (...) d'assaut les lits à moitié faits, l'un d'eux se trouve garni de draps mouillés dont le froid contact fait sauter en l'air le couple infortuné qui veut s'y blottir. Une autre paire de draps apportée en remplacement de celle-ci n'est que fortement humide ; la bassinoire n'y peut sécher deux places. N'importe ! Si la fatigue n'amène pas le sommeil, nous serons plus lestes pour quitter notre gîte et saluer demain Château-Chinon au lever du soleil.

Au sommet des montagnes du Morvan et sur le flanc d'un mamelon qui les couronnent, s'étend une petite ville plus pittoresquement située qu'élégamment bâtie, c'est Château-Chinon. Nous parcourons dès six heures du matin ses rues escarpées et sinueuses, et une espèce de chemin de ronde nous conduit hors de l'enceinte habitée, sur cette cime qu'occupait, il y a plusieurs siècles un château bâti dit-on, par César pour y faire un rendez-vous de chasse et y loger ses chiens. Cette destination du château aurait donné son nom au pays (castrum canigum). Rien n'est plus douteux que cette origine et cette étymologie. César avait bien autre chose à faire dans les guerres que de traquer du gibier. De l'édifice qu'une tradition erronée lui attribue il n'apparaît que divers fragments de voûtes et des débris épars, au milieu

desquels la patience des morvandiaux a gratté quelques pieds de terre pour les mettre en culture. Nous y rencontrons un débris d'une autre nature, c'est un vieux soldat de la République occupé à piocher ses pommes de terre et nous parlant avec enthousiasme de ses campagnes, de ses fils et du Morvan. De cette hauteur dont une borne récemment plantée marque le point culminant, la vue plane sur toutes les sommités moins élevées qui dans leur agglomérations forment la chaîne de ses montagnes pittoresques et se perd dans un horizon lointain. Nous savourons, au spectacle de cette nature accidentée, un avant-goût de la perception de la Suisse et nous cherchons à l'horizon les points où Léontine et Emma, Isabelle et Cyprien doivent à ce moment, s'éveiller en pensant à nous.

Redescendus dans la ville, nous ne trouvons à visiter qu'une église qui n'offre rien de remarquable. Un modeste déjeuner pris par précaution à l'hôtel, doit nous conduire à Autun. Nous partons, en suivant une de ces routes pentues qui se détachent des sinuosités des montagnes et que couvre une multitude de petites voitures à l'essieu criard. Et après avoir parcouru monts et vaux pendant plusieurs heures, nous apercevons, vers midi, Autun, la cité épiscopale.

Autun, ville gauloise, ville romaine et ville chrétienne, est bien digne d'arrêter les regards du voyageur. De la ville gauloise, il ne reste plus que le souvenir de son nom (Bibracte) et celui de son importance qui lui valut d'être choisie par le vainqueur des Gaules comme l'un des centres de sa domination. Les Eduens qui habitaient ce pays, pour ne pas résister à ses armes, étaient facilement entrés dans son alliance. Auguste adopta ensuite Bibracte pour en faire une cité romaine à laquelle il donna son nom Augustodunum d'où est venu Autun. Il la couvrit d'édifices et s'efforça d'y importer la civilisation et les coutumes de Rome. Mais deux ou trois siècles après, la barbarie passa par là et commença de renverser ce qu'avait fondé la Conquête. L'œuvre de destruction entreprise vers la fin du IIIe siècle par les Burgondes révoltés, fut continuée pendant le Ve siècle par les Huns d'Attila auxquels les Bourguignons vinrent en aide, puis ce fut le tour des Normands qui achevèrent ce que les premiers leur avaient laissé à saccager. Est-il donc étonnant que la ville d'Auguste dévastée par la violence plutôt que ruinée par les temps, ne nous offre que les débris de son ancienne splendeur ?



Frédéric Girerd



■ CHEVENON PAR ALBERT DUVIVIER

La première ruine qui attire notre attention avant d'entrer dans la ville est un grand pan de muraille fort élevé, percé de plusieurs ouvertures cintrées et situé à quelque distance de la route sur la gauche. C'est tout ce qui reste d'un temple consacré, dit-on, à Janus. Les champs cultivés qui l'entourent sont long à traverser et la crainte d'une trop grande fatigue, par le soleil ardent qui darde ses rayons sur nos têtes, nous empêche d'aller jusque là.

Nous sommes d'ailleurs impatients d'entrer dans la ville pour jouir de son aspect intérieur. Après avoir pris gîte à l'hôtel de La Poste, nous commençons nos incursions artistiques. Une belle promenade au bout de la rue qui fait face à notre hôtel, nous offre l'attrait de ses ombrages. Le coteau qui la domine à droite est occupé par le séminaire, établissement auquel toute la contrée semble soumise, comme autrefois une terre féodale au manoir du suzerain. Sur l'autre versant du coteau se rencontrent les ruines d'un amphithéâtre

romain, dont les gradins élevés dessinent parfaitement la vaste enceinte. Sous ces gradins s'ouvrent encore, noires et humides, les loges où étaient renfermés les hommes et les animaux destinés à donner à la foule le spectacle d'un combat inhumain et impie. Il n'est besoin d'être antiquaire ni artiste pour éprouver une vive émotion à la vue de ces lieux qui rappellent (...) la grandeur d'un peuple et la férocité de ses coutumes et les cris déchirants des victimes de sa barbarie.

En nous repliant sur la ville et en contournant son enceinte, nous rencontrons deux portes ou arcs de triomphe qui appartiennent aussi à l'époque romaine : la porte d'Arroux et la porte Saint-André, monuments admirés des amateurs de l'architecture ancienne.

Mais ce qu'admirent surtout les antiquaires et ce que nous visitons ensuite, c'est le musée que Monsieur Jovet a construit sur le lieu même où se font les fouilles qui l'enrichissent ; c'est à dire qui enrichissent le musée, car pour M. Jovet son amour de l'Antiquité a causé la ruine de sa fortune, nous retenons religieusement son nom comme le nom d'un de ces rares martyrs qu'a produit l'enthousiasme de l'art antique et de la science historique. Un terrain existait presque à l'intérieur de la ville, qui à chaque coup de bêche qui venait l'ouvrir, donnait une médaille ou un débris de poterie romaine ou un fragment de mosaïque ou le membre de quelque statue mutilée.

M. Jovet s'agitait, suppliant tantôt l'administration, tantôt la société archéologique pour que ce terrain fût acheté et fouillé avec le soin que commandait la conservation de tant de choses précieuses. Désespéré de ce que ses vœux n'étaient pas écoutés, il acheta lui-même le champ, objet de sa sollicitude d'artiste, le fit fouiller à ses frais, découvrit entre autres trésors une magnifique mosaïque représentant le combat de Bellerophon et de la chimère, construisit au dessus de ce curieux monument de l'art une maison assez vaste pour contenir au rez-de-chaussée à l'entour de la mosaïque, les produits des plus intéressants de ses fouilles, et au premier étage une galerie de tableaux avec plusieurs objets remarquables du Moyen-âge. (à suivre) ■

**«VOYAGE À TRAVERS LA FRANCE
ET LETTRES À SA FAMILLE»,**
de Frédéric Girerd, (1801-1859),
avocat et homme politique nivernais.
Editions du pas de l'âne. Autun.
432 pages, nombreuses illustrations.